

JEAN-PIERRE ENARD

DU MÊME AUTEUR

—

Romans

Fragments d'amour. Galilée, 1976.

La ligne de cœur. Le Sagittaire, 1977.

Le dernier dimanche de Sartre. Le Sagittaire, 1978,
(réédition Finitude, 2004).

Photo de classe. Grasset, 1979.

La reine du technicolor. Presses de la Renaissance, 1980.

Le voyage des comédiens. Grasset, 1981.

Le métro aérien. Grasset, 1986.

Nouvelles

Contes à faire rougir les petits chaperons. Ramsay, 1987.

Théâtre

Avec elles. Galilée, 1980.

Un bon
ÉCRIVAIN
est un
ÉCRIVAIN
MORT

Préface de
PAUL FOURNEL

finitude
2005

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
TRENTE-CINQ EXEMPLAIRES SUR
PAPIER DE DEMI-DEUIL LITTÉRAIRE,
NUMÉROTÉS DE I A 35.

Jean-Pierre Enard ne hurlait pas avec les loups de la modernité littéraire, il ne suivait pas non plus le troupeau des moutons du bon vieux temps romanesque, il avait choisi sa famille, celle des Calet, des Perros, des Hyvernaud, des Guérin. Dès ses premières lectures, il savait que ce serait là sa famille et son voisinage. Une fois Sartre tué, une fois le dos tourné aux modernes démodés, il restait ces écrivains-là, ceux à qui on ne la fait pas sur le malheur de soi et du monde, les orfèvres de la débîne et du pavé de Paris, les petits princes du malheur au jour le jour, les rois de la belle manière, ses modèles.

«Avoir du cœur et jouer franc-jeu», disait Jean-Pierre, comme un credo, comme un programme. Il savait que les auteurs qui pratiquent ce sport-là n'auront jamais des bataillons de lecteurs, mais il savait que chacun de ces précieux lecteurs était attentif et que leur flamme ne s'éteignait jamais.

Et nous voici aujourd'hui à relire Enard comme on relit ses maîtres, et nous voici à nous indigner qu'il ne soit pas lu davantage, et nous voici à espérer comme des mômes (et comme lui-même) que la mort va rendre justice à son talent, que l'on va se ruer sur La ligne de cœur, que l'on va exiger la Photo de classe et imposer chaque jour de la semaine Le dernier dimanche de Sartre. Avec le sentiment que c'est notre devoir de faire partager le bonheur de le lire, sans fracas, par le jeu nostalgique et obstiné du bouche à oreille... Il ne s'était donc pas trompé d'oncles et de cousins.

En marge de sa production romanesque et théâtrale, à côté de sa production alimentaire (qu'il ne vivait pas comme une peine mais comme une formation continue), Jean-Pierre écrivait des articles pour des revues comme «Roman», «la Quinzaine

littéraire» ou «le Quotidien de Paris». A l'époque, nous les lisions comme des articles d'humeur. C'est également ainsi que Jean-Pierre les écrivait, dosant le chaud et le froid, l'acide et le salé. A les relire aujourd'hui ainsi rassemblés à la queue leu-leu on a simplement l'impression que ce sont des textes de raison. Ils se voulaient éphémères et le temps passé les bonifie. Ils se voulaient taillés dans la mousseline des jours et ils se retrouvent tissés dans le drap des années. A cela une explication simple : Enard avait raison. Croyant gratter la surface des choses il en touchait le fond. Rien n'a changé. Vingt ans plus tard, le monde des lettres est à l'endroit où il l'a laissé, intact, hélas.

Un seul pincement au cœur : même si la Une du Monde des livres donne raison à Enard chaque semaine, est-il vraiment si sûr qu'un bon écrivain soit un écrivain mort ?

PAUL FOURNEL

UN BON ÉCRIVAIN
EST UN ÉCRIVAIN MORT

La France, c'est connu, aime la littérature. Quel que soit son régime, elle est folle de ses écrivains. A une condition, une seule, minime, certes, mais indispensable: qu'ils soient morts. Pour les vivants, qu'ils crèvent. La postérité fera le tri.

On tolère quelques exceptions. Ceux dont la rigueur cadavérique, le ton blême et l'écriture sépulcrale permettent d'avoir des doutes. Sont-ils morts? Sont-ils vivants? On ne sait plus. Mais s'ils sont vivants, ils ne le sont guère. On peut leur pardonner.

Encore faut-il que ces demi-morts demeurent à leur place et qu'on ne risque pas de les rencontrer chez Lipp, au Rose Bonbon ou à l'Académie. Un écrivain authentique ne mange pas, ne boit pas, ne parle pas et ne baise pas. On lui autorise une retraite au fond de la Bretagne, une passion malheureuse pour les cailloux néolithiques, des séjours alternatifs en maison de santé et chez les Indiens réducteurs de têtes.

Cependant, écrivains mes contemporains, méfiez-vous de cette permissivité. Elle a ses limites, comme toutes les permissivités. Qu'on vous surprenne au bras de votre femme, suivi de vos douze galopins légitimes, ou qu'on vous croise au fond d'un couloir douteux, dans une position qui en dit long sur vos goûts secrets, ou que vous vous affichiez sur les plages avec votre maîtresse aux seins nus, vous voilà chassés du Lagarde et Michard du XX^e siècle, du Poirot et Delpech, des Goncourt et Renaudot. Bref, du paradis.

On en arrive à cette mystification: le grand écrivain français vivant n'existe pas. Il s'appelle Julien Gracq, Jean-Marie Gustave Le Clézio ou Marguerite Yourcenar. Des ombres qu'on frôle à peine et qui semblent hors du temps, hors de la chair, hors d'eux-mêmes. Parfois, l'un de ces

zombies entre à l'Académie. On s'aperçoit alors qu'il a deux pieds, comme vous et moi, qu'il tient dessus pour lire son discours de réception et que, quand il est fatigué, il s'assoit. On est déçu. Surtout qu'il arrive que le grand écrivain qu'on croyait immatériel se gratte le mollet en public. On se rattrape. On décide qu'on s'était trompé. On a jugé trop vite. On le renvoie sur son rocher, là-bas, où on ne le verra plus. On essaie de l'oublier, comme un chagrin d'amour. Plus tard, bien plus tard, on le redécouvrira. Il sera peut-être mort dans la misère. C'est toujours bon, pour l'avenir.

Sinon, si vous continuez comme Calet, comme Perros, comme Reverzy, de respirer l'air du temps et de vous nourrir de pain quotidien, il vous faudra, comme eux, payer le prix. Publier avec l'assentiment agacé des journalistes qui trouvent que vous écrivez trop. Pour les fruits secs que sont les critiques et les professeurs qui décident de la mode, écrire, c'est forcément écrire trop. L'idéal, pour mériter leur considération, c'est un livre de quatre-vingt-deux pages tous les douze ans. Louis-René des Forêts, voilà l'écrivain type qu'on peut encenser sans danger d'être obligé de le lire. Si vous faites plus, un livre tous les deux ans, ou, horreur, tous les neuf

mois, c'est du lapinisme. Il n'y a plus que les pauvres pour avoir des familles nombreuses. Il n'y a plus que les pauvres pour être obèses. Un écrivain qui écrit est donc un écrivain pauvre. Ou, si vous préférez, un pauvre écrivain...

Écrire, publier, y prendre plaisir, ça fait, excusez-moi de le dire aussi net, vulgaire. L'accouchement doit être lent, laborieux et douloureux. Quelques avortements en cours de route font assez bien dans le tableau. Mais pas plus d'une page. Ou des notes de sept lignes. Sinon vous êtes de nouveau menacé du spectre de l'abominable fécondité.

Admettons, malgré tout, que vous persistiez. Une vingtaine d'années après votre mort, des jeunes gens fouilleront chez les bouquinistes et achèteront un de vos romans pour le prix d'un paquet de spaghetti. Ils s'indigneront que votre éditeur ait négligé de vous rééditer. Ils réuniront leurs économies et tireront une édition clandestine à 500 exemplaires. *Les Nouvelles* (ô ironie!) *littéraires* et *Le Monde des Livres* vous proclameront, enfin, d'actualité. Poirot, à moins que ce soit Delpech, enfin, celui des deux qui survivra, se souviendra de vous avoir croisé, mais si, au coin de la rue des Saints-Pères et du boulevard Saint-Germain. D'un geste rendu imprécis par

l'âge, il essuiera une larme et dictera sa deux mille sept cent vingt-troisième chronique hebdomadaire. Ça commencera par «Je me rappelle, il portait des pantalons de flanelle beige et fumait des Marlboro dont il ôtait le bout filtre». Vous savez bien, le petit détail qui fait vivant.

(Les écrivains ne sont pas seuls condamnés à mort. Les cinéastes subissent la même loi. Et les gens du métier qui ont décroché un César à titre posthume à Jean Eustache auraient évité de se couvrir de ridicule s'ils étaient allés voir ses films de son vivant. Ils en avaient fait un maudit. Ils ont cru effacer leur honte par cette minime crapulerie. Décidément, ces gens-là ne respectent rien : pas même leur propre mauvais goût.)

Roman n° 1
septembre 1982